

*Cette lettre de Camus fut adressée à l'épouse de René Leynaud, jeune poète que la Gestapo fit mourir le 13 juin 1944. Camus aimait, en cet homme, son « refus des formes prudentes de christianisme » (Essais, II, p.1476).*

Chère Ellen,

Je ne pouvais pas me résoudre à vous écrire. C'est une terrible et atroce nouvelle. Je la porte en moi depuis tout ce temps et je ne peux m'en détacher. Aujourd'hui mon plus amer regret est de ne pas lui avoir assez dit combien je l'aimais et combien sa vie m'était chère. Mais les hommes ne parlent pas de cela. Ils attendent de s'être perdus et alors il est trop tard.

Maintenant il faut admettre cette mort injuste et stupide, il faut mesurer tout ce que nous et notre pays avons perdu avec un homme comme lui. Je suis si affreusement triste, Ellen, en pensant à lui, et à vous, et à votre petit garçon, à cette vérité que vous formiez à vous trois et qui me touchait, sans que j'aie su jamais vous le dire. Il était ce que j'ai connu de meilleur et de plus pur. Rien ne paiera jamais cette mort atroce. Il aimait tant la vérité, la vie, tout ce qu'il y a de loyal en ce monde. Et c'est lui qui disparaît ! J'ai pleuré de rage en l'apprenant . Aujourd'hui je n'ai pas de mots pour dire ma douleur.

Mais maintenant, il faut penser à vous. Je suppose qu'il aimait votre courage et c'est lui qui vous le demanderait aujourd'hui. Il faut que vous réappreniez à vivre et que vous éleviez cet enfant qu'il aimait tant. Il faut qu'il ressemble à ce père merveilleux qu'il avait. Vous devez pour cela penser à vos amis.

Je voudrais que vous comptiez sur nous comme sur des frères dont le seul désir est de vous venir en aide. Faites appel à moi pour tout ce dont vous avez besoin, ce sera toujours une consolation et une joie pour moi. René aurait accepté cela de moi, vous ne devez pas le refuser.

Je vous envoie l'article que j'ai fait dans *Combat*. Je l'ai écrit dans l'amertume et la rage de cette nouvelle. Je voudrais seulement qu'il vous montre à quel point il était aimé, à quel point vous pouvez être fière de lui. Mais tout cela est peu de chose. Je ne vous dirai pas que son sacrifice n'a pas été inutile pour son pays. Personne n'en sait rien. Mais je sais qu'il était d'accord avec lui-même et avec cette vérité qu'il a défendue jusqu'au bout. Cela suffit pour que je sache qu'il est mort le cœur en paix.

Pardonnez-moi, Ellen, j'imagine votre immense douleur et je voudrais vous dire la part que j'y ai, mais je me sens le cœur trop serré pour continuer. Veillez sur vous et sur l'enfant et dites-vous au moins que vous n'êtes pas seule dans cette terrible souffrance où vous vous trouvez.

Je vous embrasse avec toute ma tristesse.

Camus.